

La vie quotidienne des tisseurs à la fin du 19^{ème} siècle le Cambrésis et l'agglomération lilloise - 2^{ème} partie

Les loisirs

Le tisseur du Cambrésis ou d'Avesnes-les-Aubert va aussi au cabaret, mais il ne le considère pas comme un autre chez soi. Ici à Ligny, il y a une coutume. Le tisseur avant de commencer sa journée, cinq heures et demi l'été, un peu plus tard l'hiver, s'en va à son cabaret habituel boire sa "gorgère", c'est la tasse de café que la cabaretière offre gracieusement et ensuite un ou deux genièvres, on est entre voisins, on cause du métier, du temps ou d'autre chose, et là-dessus chacun s'en va à son travail.

Le dimanche après-midi, ou le soir, c'est encore la même réunion entre amis ou voisins pour une partie de billon, l'été, ou une partie de piquet, l'hiver ; ce jeu de cartes se jouait à deux ou à quatre ; l'enjeu de ces jeux c'est toujours le même, une pinte, ou une chope de bière qui sera payée par le perdant ; le vin, très peu d'ouvriers en buvait. Ce fut plutôt après la grande guerre que la consommation augmenta énormément et en fin de soirée il y a toujours quelques chanteurs pour terminer en beauté ; comme cette chanson connue de tous :

Vénus m'a défendu de boire,
Bacchus m'a défendu d'aimer,
Ma foi quand on est à notre âge
On doit les aimer tous les deux.

et tous ces hommes, en travailleurs, reprenaient tous en chœur ce chant populaire qui était, en quelque sorte, le divertissement d'une semaine de travail.

Il y avait des coutumes bien établies, celle-ci était une occasion pour prendre un peu de repos, à onze heures, on bourrait sa pipe et on la fumait dehors, souvent assis sur son appui de fenêtre. Un jour quelqu'un m'a dit, il est à croire que ces fenêtres basses ont été faites pour s'y asseoir. L'après-midi, c'était à cinq heures, parfois ils allaient au bord de la rue, ou plus près des pâtures, c'était bien sûr à la belle saison ; l'hiver l'horaire était respecté mais à l'intérieur, c'était aussi l'occasion de boire une tasse de café ou de chicorée.

L'évolution du travail

Vers 1885-1890, une amélioration considérable s'est effectuée. Tous ces tisseurs avaient en quelque sorte appris sur le tas (quand on pense que beau-coup ne savaient ni lire ni écrire) mais patiemment avaient compris que l'on pouvait faire mieux que de la toile. Par la diversité des produits fabriqués, un tisseur arrivait à gagner quatre à cinq francs par jour, c'était du jamais vu. Bien sûr, les journées étaient toujours aussi longues, mais pour le tisseur, l'amélioration de son budget l'emportait sur tout le reste, parce que son rêve de toujours devenait réalité, avoir à lui sa petite maison de deux pièces en briques, toiture en pannes rouges, portes et fenêtres en sapin, carreaux rouge, cave et grenier, cour et jardin. Il en reste toujours de ces maisons qui ont coûté entre mille neuf cent et deux mille francs.

Jamais le malheureux qui a passé sa vie dans ces corons insalubres ne put réaliser ce rêve. Ils vivaient dans leur misère quotidienne. C'était devenu, pour eux, une façon d'être rejetés par la société. Je suis persuadé que même à cette époque, tous ces gens se rendaient compte qu'ils étaient enfermés dans un carcan et que jamais ils n'en sortiraient. Cette misère les prenaient corps et âmes, alors le cabaret, c'était pour eux ce milieu où ils oubliaient pour un temps qu'ils étaient des crasseux, des déloctés (3), en laissant sur le comptoir de la cabaretière une partie de leur paye.

La voilà la différence qui existait à cette lointaine époque entre les tisseurs de nos régions et tous ceux-là, ces travailleurs misérables qui vivaient dans ces corons et dans ces caves dans une déchéance totale.

Dès que le printemps arrive à Avesnes-les-Aubert et les villages avoisinants, des familles entières portant le baluchon de linge s'en vont vers l'Ile de France, et l'Orléanais, là où les superficies se comptent par centaines d'hectares. Les ouvriers tisseurs deviennent des terriens, travaillant dur, bien nourris et gagnant de quoi éponger quelques dettes et un peu de réserve pour les mauvais jours. Ils rentreront lorsque la terre sera dépouillée de ses richesses pour redescendre en cave. Tandis que dans nos villages de Ligny, Bertry et vers le Bohainois, cet exode n'existe pratiquement pas, à part pour quelques familles nombreuses.

En cette fin de siècle, l'avenir promet plus d'inquiétude que de merveilleuses possibilités. Les corons ont été détruits, l'outil a été remonté de la cave pour en faire du bois à brûler, les métiers à la main du Cambrésis et du Bohainois subirent le même sort, le matériel mécanisé, et automatisé qui suivit n'a pas vécu plus longtemps, il retourna à la fonderie à l'état neuf, d'où il était sorti.

Aujourd'hui

Toutes ces régions qui occupèrent des milliers et des milliers d'ouvriers et ouvrières, cette industrie textile qui fut si florissante pendant des décennies, dans aucune de nos régions on entend plus le bruit des métiers, c'est un silence qui se prolonge, parce que rien ou presque n'est venu apporter à cette main d'oeuvre disponible le moindre travail.

Je demandais à un vieil ami, s'il pouvait me donner une idée du nombre de personnes employées au village. Il me répondit : plus de cinq cents, et dans beaucoup d'autres villages, c'était la même chose suivant la densité de la population.

Alors les gens se posent un tas de questions, comment a-t-on pu faire pour réduire à rien une si belle industrie. Qui sont les responsables de ces faits qui ont réduit au chômage une population laborieuse. De nos jours, le pays est envahi de produits étrangers qui ne ressemblent à rien ni à la qualité, ni au fini que nous avons à portée de la main.

A cette époque où l'or et l'argent circulaient librement chez les ouvriers tisseurs, et dans les autres corporations, les règlements s'effectuaient avec ces monnaies. Dans beaucoup de tissages, lorsque la semaine était achevée, l'ouvrier percevait un louis de vingt francs et une pièce de un franc en argent ; la dernière paye réglée en or, ce fut celle de fin juillet 1914. Je ne pense pas que l'on puisse jamais revoir un jour les ouvriers payés avec de l'or.

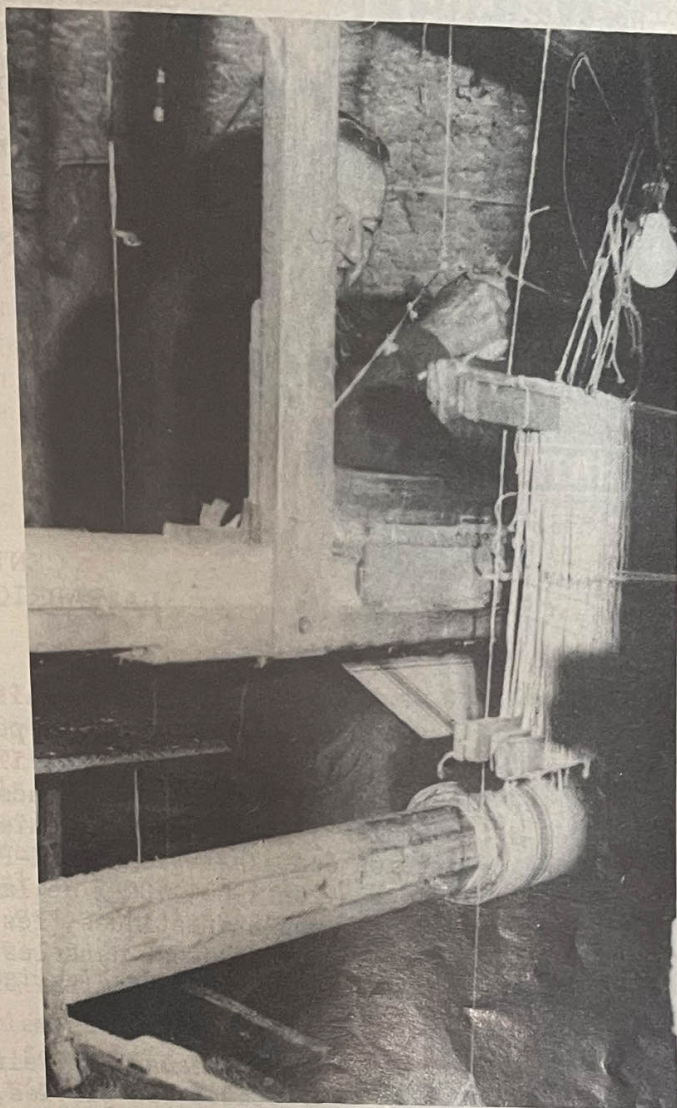
Pour conclure, quand on voit des régions comme les nôtres, qui ont été à l'avant-garde du textile par la qualité et la beauté, et d'en être réduit à acheter à des made in par ici, et des made in par là, on se demande quels sont les responsables d'une telle faillite.

Pour convaincre les lecteurs de ce qui a été la vie des ouvriers et ouvrières au XIXème siècle, il faut lire : La vie quotidienne dans le Nord de Monsieur Pierre Pierrard, un grand écrivain du Nord.

. Jean Tordoit.

La première partie de cet article est parue dans Jadis n° 30 p. 2 à 6.

(3) Déloctés : de loques, habits. Habillés de guenilles en quelque sorte.



Photos : métier à tisser à la main, à Avesnes-les-Aubert, photos réalisées en 1977. Collection C.L.D.P.

M. B. au rouet : "Ben, l'rouet, y sert à fabriquer des cannettes pour mettre dans la navette, car des fois on a des grosses bobines, on n peut pas les mettre dans les navettes, on est obligé d'les démonter, et des fois, on a plusieurs couleurs, alors on fait les couleurs qui sont différentes, (chant) :

Et roule la navette
Le beau temps reviendra
Tisserand cave,
Bineur betterave,
Et roule la navette,
Et le beau temps viendra !

M. B. au travail : "Ben, on travaillait à la cave comme ça, car il y avait certaines matières, par exemple du lin, fallait une température un peu soit un peu humide... c'était pour avoir l'humidité voulue, pour que le fil y n'soit pas d'trop sec, quoi..."

M. B. derrière son métier : "Ben, j'ai toujours travaillé, j'ai toujours tissé, quoi... c'est par amour du métier, quoi, que j'l'ai gardé. Maintenant, j'suis content quand j'bricole encore un peu avec c'métier..."

Nous tenons à remercier particulièrement MM. Montigny et Vitoux de nous avoir prêté ces documents dont ils nous ont autorisé la reproduction.